

bourg Saint-Antoine; annonçaient que les troubles étaient extrêmement sérieux dans ce faubourg, et que le canon s'y faisait frémement entendre.

—Nous apprenons que M. Tayer, chef de bataillon de la 2e légion, a été grièvement blessé à la barricade Saint-Denis. A cette barricade, deux femmes ont été tués; l'une, habillée en homme, au moment où elle venait de tuer un garde national d'un coup de pistolet à bout portant; l'autre sur la barricade, où elle tenait un drapeau qu'elle y avait planté.

M. François Masson, chef du 1er bataillon de la 11e légion, a été lâchement assassiné d'un coup de feu au moment où, monté le premier sur une barricade du pont Saint-Michel, il haranguait le peuple pour le faire retirer.

—Le bruit court que le général Clément a été blessé.

Quatre heures un quart.—Le ministre de la guerre, accompagné de M. de Tréveneuc, représentant des Côtes-du-Nord, et de l'état-major, vient de parcourir les boulevards et la rue Saint-Denis. Il a vu les deux barricades qui avaient été prises par la garde nationale dans la rue Saint-Denis. On porte à plus de 80 le nombre des morts et des blessés du côté de la garde nationale.

Quatre heures et demie.—Les gardes nationales viennent se plaindre de l'absence des troupes.

Cinq heures.—Les faubourgs Saint-Jacques et Saint-Marceau sont barricadés dans toute leur étendue. Les onzième et douzième légions, ne pouvant sans doute disposer d'une force suffisante, se seraient retirées. Une fonderie de balles se trouvait établie sur la place Cambrai. Les insurgés, dans ces différents quartiers, étaient interrompus sur plusieurs points.

Les représentants ont passé une partie de la nuit dans les salons de la présidence pour délibérer sur le parti qu'il y avait à prendre dans la crise actuelle. Mille motions diverses ont été proposées, mais il paraît qu'il n'y a pas eu d'unité dans la marche à suivre.

Plusieurs membres du parti modéré sont restés en permanence dans la salle des Conférences. Ce matin, leur attitude était calme et ferme. Il a été unanimement décidé que, quoi qu'il arrivât, ils resteraient tous à leur poste.

La plupart des gardes nationaux qui entouraient l'Assemblée nationale, ont été très-étonnés de retrouver M. Clément Thomas en grand costume de général après l'éclatante démission qu'il a donnée il y a quelques jours.

—L'agitation qui s'est manifestée aujourd'hui dans Paris avait été prophétisée hier

au club Blanqui par M. A. Esquiros. Sur la place Saint-Sulpice, le drame avait eu sa préface : les tribuns réunis avaient harangué mille groupes impatients d'agir.

—Une agitation aisée à comprendre a ému la commission des ateliers nationaux, délibérant ce matin, au milieu de l'émotion naissante. Quelques membres proposaient l'ajournement de toute mesure. D'autres pensaient qu'on devait à l'ordre si cruellement menacé et à ses héroïques défenseurs la place publique l'appui solennel d'une délibération de l'Assemblée.

Un membre de la commission ayant parlé de donner sa démission si le décret était porté à l'Assemblée, le rapporteur, M. de Falloux, a déclaré que, pour lui, il se retirerait si l'on différait davantage, ne pouvant consentir à attendre, en apparence, le résultat d'une lutte armée pour prendre un parti.

—On a arrêté à la Bourse, quelques moments avant la clôture, un homme qui se livrait aux attaques les plus violentes contre la garde nationale, qui, disait-il, assassinait de paisibles citoyens et des femmes. Cet homme a été conduit immédiatement chez le commissaire de police attaché à la Bourse. Le public, témoin de cette scène, manifestait hautement l'indignation que lui inspiraient ces odieuses accusations.

Au même instant, M. Édouard Tayer, chef de bataillon de la garde nationale, était transporté sur un brancard à son domicile, rue de Méneurs : M. Ed. Tayer avait reçu deux coups de feu à la porte Saint-Denis.

7 heures du soir.—Une vive fusillade reprend sur le pont Saint-Michel et dans la rue de la Vicille-Bouëterie. De tous côtés on voit s'ensuir sur les quais des Orfèvres et des Grands-Augustins une foule de curieux. Les feux de pelotons se succèdent avec une promptitude et une vigueur extraordinaire. Les tocsin emplissent l'air de sons lugubres. Le combat entre la garde nationale et les insurgés, protégés par la barricade, devient de plus en plus meurtrier. Un fort détachement de troupe de ligne arrive, le feu redouble, l'on se rend enfin maître de la barricade, jonchée de morts et de blessés.

Huit heures et demie.—Des détonations se font encore entendre du côté des rues Saint-Jacques et de la Harpe où des barricades sont élevées.

Minuit. L'aspect de Paris est morne et silencieux. Dès neuf heures du soir, on ne rencontre plus une voiture dans les rues.

Toutes les boutiques fermées ajoutaient à la physionomie lugubre de la ville, qui, dans les temps ordinaires, présente à l'heure qu'il est un mouvement de promeneurs si vif et si animé.

De nombreuses patrouilles de gardes nationaux circulent à chaque instant dans la rue St-Honoré, sur la place de la Bourse et sur une partie des boulevards. Des bivouacs sont établis sur toutes les places et sur les quais. Les cris de qui vive retentissent de tous les côtés.

Paris ressemble tout-à-fait à une ville de guerre, on pourrait dire à une ville prise d'assaut, d'après la tristesse empreinte sur tous les visages.

Détails sur les journées de samedi et dimanche, 24 & 25.

A neuf heures du matin, le général Cavaignac avait fait cesser le feu sur tous les points, annonçant qu'il laissait une heure aux insurgés pour se soumettre. Ils n'ont pas voulu profiter de cette offre, et, à l'heure dite, la lutte a été reprise avec une grande vigueur.

Les insurgés ont gardé auprès d'eux les femmes, les enfants et les vieillards, disant que tout ils subiraient les conséquences de mise en état de siège dont ils étaient menacés.

—La première barricade du faubourg Saint-Antoine n'a été enlevée par le général Cavaignac en personne.

—Les insurgés s'étaient fortement établis dans la partie du quartier St-Antoine qui s'étend du Pont-Marie au marché Saint-Jean, et, après s'être emparé de l'église Saint-Gervais, où ils sonnaient le tocsin, ils serraient de près l'Hôtel-de-Ville, lorsque l'artillerie est arrivée. On dit qu'un grand nombre d'insurgés qui s'étaient renfermés dans l'église ont péri lorsque l'église a été forcée.

—L'émotion se porte à l'ex-place Royale pour attaquer l'hôtel de la mairie du 8e arrondissement, qui y est situé. Un détachement de garde nationale et de troupes de ligne occupe l'hôtel et s'apprête à faire une résistance sérieuse. Mais les assaillants, pour en venir plus facilement à bout, mettent le feu à diverses parties du bâtiment. Bientôt l'incendie se propage avec une telle intensité, que gardes nationaux et soldats sont obligés d'abandonner leur poste. L'hôtel est envahi par la foule, qui s'empresse avec la plus grande activité à arrêter les ravages de feu.

—Un officier de l'ancienne garde républicaine, dite *Montagnarde*, a été pris en flagrant délit faisant feu sur la troupe à la barricade de la rue Blanche-Mibray. On allait le fusiller, lorsque M. Dutier l'a couvert de son écharpe en le mettant sous la protection des lois.—Laissez-nous faire, a dit un garde national; nous allons en faire bonne justice. M. Dutier a insisté. On s'est borné à lui arracher les galons de son pantalon. Il a été conduit dans les caveaux de l'Hôtel-de-Ville.